

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 39

Artikel: Echo du dernier rassemblement
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206313>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

démontrant d'une façon irréfutable en quoi consiste la vraie manière d'être pieux.

Tout d'abord, disons que je doute fort que le vieux chrétien du vieil évangile qui signe ainsi ce document soit M^{me} de Gasparin. Celle-ci avait trop le courage de ses opinions pour se cacher sous un pseudonyme, ce qu'elle a du reste bien fait voir dans son livre : *Quelques défauts des chrétiens d'aujourd'hui*.

J'inclinerais plutôt à penser que l'auteur de l'article serait un pasteur de l'église nationale officielle, qui, voyant son auditoire habituel diminuer, s'en prend à ceux qui fréquentent trop, selon lui, les assemblées religieuses d'un caractère privé.

Avec lui, cependant, je suis pleinement d'accord que la piété chrétienne vraie doit être une vie pénétrant notre vie tout entière, réchauffant le cœur d'une charité sincère, ennoblissant tout travail et le rendant joyeux. Je conviens aussi que ce n'est nullement le plus ou moins de prédications entendues qui constitue l'homme pieux.

Mais s'en suit-il que cette vie intérieure de « l'homme caché avec Christ en Dieu » n'a pas besoin d'être fortifiée, entretenue, éclairée ?

Si notre corps, pour maintenir ses forces et sa santé, réclame impérieusement ses trois repas quotidiens, l'âme n'a-t-elle pas besoin aussi de se nourrir !

Or, un culte réglementaire ou officiel chaque dimanche, s'il suffit au grand nombre, ne suffit pas à d'autres ; encore en ce point, abstenons-nous de blâmer ou de railler ces derniers.

Il est possible, et je crois l'hypothèse fondée, que la course effrénée aux réunions ou assemblées extraordinaires incriminées par le « Vieux chrétien du vieil Évangile » ait été le fait d'un de ces révétes se produisant de temps à autre dans différents pays, et que le croyant tient pour une manifestation de l'esprit pour réveiller la foi. Je m'abstiens de tout développement de cette idée, étant donné le caractère du *Conteur*.

Mais le point contre lequel je m'insurge absolument, c'est l'assertion aussi fautive que bouffonne, car vraiment elle est l'un et l'autre, que ce grand zèle à courir les assemblées religieuses entame la vie familiale.

Démolir la vie familiale !... le fait d'aller prier avec d'autres, écouter une exhortation ou une exégèse, pendant l'espace d'une heure au plus !!! cela en dehors des cultes officiels ?

Je n'en croyais pas mes yeux, en lisant cela.

Puis j'en vins à former le vœu que notre vie familiale actuelle n'ait jamais d'autres dissolvants qu'un pêtisme exagéré.

Et ici quelle riche matière à un sermon du Jeûne fédéral (genre ancien) sur les causes trop réelles, trop évidentes, hélas, de l'émiettement de la vie de famille d'aujourd'hui. Mais qui le lirait ?

Une grand'mère.

*

Notre aimable correspondant nous prie de rectifier une erreur typographique, commise dans sa dernière lettre. A la quatorzième ligne, il faut le mot *cause* au lieu de *chute*.

La nounou. — C'est vous qui vous présentez comme nourrice ? vous êtes bien petite !

— Oui, mais comme ça, quand l'enfant tombera, il se fera moins de mal.

Table hospitalière. — L'autre jour, le fils d'un voisin, ami de l'héritier des **, arrive chez celui-ci au moment où on allait se mettre à table.

— Tiens, c'est toi, Maurice, dit la maîtresse de la maison. As-tu soupé ?

— Oui, madame.

— C'est dommage ; tu aurais pu souper avec nous. Nous aurions mis ton couvert à côté de celui de Charles.

Quelques jours après, le fils du voisin survint encore à la même heure que la précédente fois.

M^{me} ** lui pose la même question qu' alors : « As-tu soupé, Maurice ? »

— Non, madame.

— Oh ! comme tu soupes tard !

LES EXERCICES MILITAIRES

AU XVII^e SIÈCLE

(Suite et fin.)

Commendement général pour porter les armes.

1. Aux armes. 2. Les armes sur l'épaule. 3. Portez bien les armes. 4. Bas les armes.

Préparez-vous pour tirer.

1. Faites glisser votre mousquet de dessus l'épaule. 2. Empoignez le mousquet de la main droite sous le bassinet. 3. Hault le mousquet et lâchez le pied droit. 4. Joygnez votre main gauche au mousquet. 5. Prenez la mesche. 6. Soufflez la mesche. 7. Mettez la mesche sur le serpent. 8. Compassez la mesche. 9. Avec deux doigts couvrez le bassinet. 10. Marchez trois pas. 11. Soufflez la mesche. 12. Ouvrez le bassinet. 13. Couchez en joue. 14. Tirez. Pou.

Retirez-vous et chargez.

1. Remettez la mesche entre les doigts. 2. Soufflez le bassinet. 3. Mettez le pulverin sur le bassinet. 5. Secouez le bassinet. 6. Tournez le mousquet du côté de l'espée pour le charger en avançant le pied droit. 7. Poudre au canon. 8. Papier après. 9. En deux temps tirez la bague. 10. Appuyez-la contre l'estomach et l'accourcissez et par trois bourrez. 11. La balle au canon par trois fois bourrez. 12. En deux temps retirez la bague. 13. Appuyez-la contre l'estomach et la raccourcissez. 14. Remettez la bague dans son lieu.

Remettez le mousquet sur l'épaule.

1. Ramenez votre mousquet de la main gauche. 2. Empoignez votre mousquet de la main droite sous le bassinet. 3. Hault le mousquet en lâchant le pied droit. 4. Remettez le mousquet.

Pique et hallebarde.

1. Pique sur l'épaule. 2. Pique en terre. 3. Hault la pique. 4. Présentez la pique contre l'ennemi. 5. Poussez contre l'ennemi. 6. Poussez contre l'ennemi en avançant. 7. Poussez contre l'ennemi en vous retirant. 8. Pique à terre. 9. Présentez votre pique contre la cavalerie. 10. L'épée à la main. 11. Le tout se fait à droite et à gauche en avant contre l'ennemi et en arrière.

Et ainsi aussi de l'hallebarde, excepté le 9^e et 10^e article.

S'ensuyvent les évolutions : 1. Dressez vos rangs et vos files. 2. A droite, remettez vous... (Et ainsi de suite en trente-quatre mouvements.)

1. Lorsque le bataillon est dressé, il faut faire tirer par rangs et remettre en leur rang à la queue du bataillon chacun dans sa file, mais si le front estoit trop grand et trop large, il sera bon de faire une ou plusieurs ouvertures ou passages, pour après avoir tiré pouvoir plus commodément et prestement couler et reprendre leur rang à la queue comment dessus est dit.

2. On peut de mesme façon en avant et en arrière faire feu par demi files et rangs.

3. Item par demi files en avant et en arrière faire feu en continuant la marche.

4. En l'occasion présente on peut soit à droite soit à gauche faire feu par files et se retirer par les rangs pour faire de l'autre côté leur file.

5. Et si la nécessité demandoit de faire feu de deux côtés, il faudra ouvrir le bataillon au milieu et faire tirer aux deux côtés par files et

puis se retirer par les rangs, et reprendre leur file au milieu du bataillon.

6. Pour faire que tout le bataillon consistant en mousquetaires, ou une aïse seulement fasse à deux fois salve sur les ennemis, faudra doubler les rangs par demi-files. Ensuite le premier rang mettra le genouil en terre, le second, se tenant debout en la position ordinaire, le sera si bien que le bout du mousquet passe de la moitié la teste du premier. Ces deux rangs ayant tiré, les deux derniers avanceront et, passant dans les intervalles, attendront l'ordre pour tirer de mesme, les premiers se relevant, rechargeront et ainsi continueront.

Chez l'épicier. — Je voudrais un quart de thé.

— Du noir ou du vert ?

— Ça ne fait rien : madame est aveugle.

TENTATION

UN de nos plus dignes et plus sympathiques pasteurs a le travers léger — oh ! très léger — de se croire forcé, même dans la conversation la plus familière, de parler toujours une langue châtiée, un peu précieuse ; il raffine, en un mot. A part ça, un véritable fils de notre bonne terre vaudoise.

Mais le brave homme a compté sans le naturel, qui jamais ne perd ses droits. Dans le vilage, où l'on sourit en cachette de l'innocente manie du bon pasteur, on est tout heureux lorsqu'il lui échappe quelque-une de ces expressions savoureuses qui sont le charme de notre parler vaudois.

L'autre jour, le digne ministre fut convié à l'une de ces réunions que les fidèles paroissiennes aiment à organiser pour s'entretenir des œuvres de charité... et de beaucoup d'autres encore. Vers les quatre heures, selon l'usage, on apporte le thé, accompagné des plus succulents produits de la pâtisserie du bourg voisin.

M. le ministre ne se fait pas prier pour prendre part à la collation ; bien au contraire. Il adore les sucreries, ce qui est, on en conviendra, la plus pardonnable de toutes nos petites faiblesses.

La maîtresse de maison, qui connaît les goûts de son hôte, le presse de se servir de ces excellents petits bonbons. Il cède sans façon à cette invite.

Une fois encore — la cinquième, ma parole — la bonne dame passe le plat séducteur sous le nez de son invité.

Un rude combat se livre alors dans l'âme du bon pasteur. D'une part, la bienséance et la réserve évangélique lui commandent de refuser ; de l'autre, sa gourmandise l'incite fortement à profiter de l'occasion. Cette dernière l'emporte.

— Excusez-moi, madame, fait-il, mais, vous savez, moi, j'ai un « bec à coucons ».

BERT-NET.

Echo du dernier rassemblement. — Parce qu'on est soldat, qu'on a un fusil, une baïonnette et même des cartouches à blanc, ce n'est pas une raison pour qu'on soit un tout crâne.

Aussi aux dernières manœuvres, au combat de Lavigny, X... était mal à son aise, parce qu'il avait entendu le colonel brigadier qui disait de sa grosse voix : « J'entends que les choses se passent comme si nous étions en état de guerre véritable ! »

Ma foi, dès que les premières cartouches furent tirées, X... se sentit tout moindre et au bout d'un moment, n'y pouvant plus tenir, il prit ses jambes à son cou.

— Hé, là bas, Chose : où courez-vous comme ça ? que lui crie son lieutenant.

— Ne vous intétez pas, mon lieutenant, fait le fuyard, sans s'arrêter, le colonel a dit de faire

comme si on était à la guerre pour de vrai, alors je fous le camp. Mais je veux bien revenir quand ça sera fini!

Pour voyager. — Les hoirs d'Adrien Borgeaud, imprimeur, à Lausanne, publient l'édition d'hiver de leur excellent et commode *Horaire du Major Davel*. Aujourd'hui où tout le monde roule sur les voies ferrées, une publication de ce genre est un article de première nécessité.

MAITRES ET DOMESTIQUES

La question des domestiques est toujours à l'ordre du jour; elle y sera longtemps encore. A présent, entre maître et domestique, les rapports sont un peu aigre-doux. A qui la faute, au premier ou au second? Un peu à tous les deux, sans doute.

Les maîtres prennent souvent leurs domestiques pour des esclaves; les domestiques, interprétant les rôles, croient souvent que c'est à eux ou à elles qu'appartient le commandement. Avouez que dans ces conditions une entente n'est pas facile.

On se souvient de la réponse, demeurée légendaire, de ce cocher d'autrefois qui, remercié par son jeune maître, lui répondait avec une tranquille assurance :

— M'en aller? Non, monsieur. Je vous ai conduit le jour de votre baptême, je vous conduirai le jour de votre enterrement...

Rapprochez maintenant cette réponse tout antique de la demande que posait une domestique de couleur à une Anglaise qui cherchait une nourrice :

— N'est-ce pas vous la femme qui cherche une dame pour nourrir son bébé?

Et cette autre histoire, contée jadis par un chroniqueur parisien, si nous avons bonne mémoire :

Une jeune femme distinguée et de bonne éducation, obligée par les circonstances d'entrer en service, venait de faire paraître à cet effet une annonce dans un grand journal de Londres. Les offres affluèrent aussitôt. Mais il y en eut une qui la toucha plus que les autres. Elle était ainsi conçue :

« Mademoiselle, je lis votre annonce, et il faut que je vous écrive tout de suite. J'admire votre courage, et je suis heureux de voir qu'il y a dans le monde une jeune fille ayant assez de bon sens pour comprendre qu'il n'y a pas de déshonneur dans le travail domestique. Je voudrais bien épouser une femme comme vous, si vous n'êtes pas trop vieille ni trop laide, et je suis sûr que vous n'êtes ni l'une ni l'autre. Voulez-vous me dire votre âge, votre teint, votre taille, votre apparence personnelle et si vous accepteriez pour mari un honnête mécanicien qui gagne 5000 francs par an? »

Un enseignement est à retenir de ces déclarations, et c'est celui même que l'on peut traduire par le proverbe bien connu : « Il n'y a pas de sots métiers; il n'est que de sottes gens. »

UN CHANSONNIER HEUREUX

Ils ne courent pas les rues, les chansonniers heureux. Eh bien, vrai, ce n'est pas juste; la chanson n'est-elle pas le sourire du bon peuple.

Un chansonnier, cependant, n'eut pas trop à se plaindre de son sort : c'est Gustave Nadaud.

Gustave Nadaud fut aussi heureux dans sa vie que Béranger l'avait été peu. Il est né à Roubaix, le 20 février 1820, d'une famille de commerçants. Il fut envoyé à Paris, au Collège Rollin, où il resta plusieurs années. A dix-huit ans, on le rappela à Roubaix. Mais le comptoir ne lui souriait guère. Aussi s'empressa-t-il de regagner Paris, et son père lui-même vint s'y établir, comme négociant en tissus, sur la place des Victoires. Préférant le mètre poétique à l'aune du marchand, il élit domicile en plein

quartier Latin, s'attable avec les joyeux « escholiers », les égaie et les charme de ses premiers couplets.

A peine Nadaud eût-il commencé le brillant chapelet de ses chansons pour ne plus s'arrêter que les salons du second Empire se l'arrachèrent. Il était poète, musicien et chanteur tout à la fois. Invité partout, il faisait, après dîner, les délices des convives. Il s'installait au piano et il disait ce qu'il avait de plus nouveau. Il y avait souvent une surprise : de l'inédit. « Encore une, monsieur Nadaud. » Et il ne se faisait pas prier.

Les *Deux Gendarmes* eurent un succès étourdissant. On ne s'en lassait pas. Ils furent bissés, trissés partout. Ils firent le tour du monde. On les voyait cheminant, l'un, avec la sardine blanche, l'autre avec le jaune boudier, le brigadier, beau parleur, présomptueux, Pandore, l'inimitable Pandore, confiant et abandonné jusqu'à tomber de sommeil sur sa monture.

La muse de Nadaud renouvelait la chanson. C'est qu'elle était bien vivante et pas du tout portée à la mélancolie. Qui ne se souvient de l'*Aimable Voleur*, pastiche réussi du dix-huitième siècle :

Pardon, monsieur le voyageur!
Si vous pouviez prendre le temps
De m'accorder quelques instants,
Nous causerions là, sur la route.
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets.

C'était ensuite le *Docteur Grégoire*, que Béranger n'eût pas désavoué :

Le docteur que j'ai
N'est pas agrégé,
Il n'a ni cordon ni grades,
Il est détesté
De la Faculté,
Il guérit tous ses malades.
Ah! le bon docteur!
Il a un remède admirable :
C'est une liqueur
Qu'on peut même prendre à table.

Il faudrait citer tout ce répertoire si gaulois qui a réjoui plusieurs générations : *Nous sommes gris*, *le Melon*, *Aujourd'hui et demain*, etc., etc.

Après les *Chansons populaires*, venaient les *Chansons à dire*.

La fantaisie de Nadaud était des plus éclectiques. Elle allait du frivole au grave. Dans son œuvre légère, en vers ou en prose, il ne s'abaisse jamais à la gravelure. Il est galant, mais avec combien de mesure et de goût!

Gustave Nadaud connut plus que personne les joies et les émotions de l'amitié. Béranger fut fréquemment son correspondant et son approbateur. Lamartine, qui l'avait un jour convié à dîner, et qui n'avait pas su régaler ses invités, lui avait décroché une épigramme : il l'avait surnommé le « brigadier ». Voilà Nadaud courroucé et affligé. Et Lamartine de se hâter de cicatriser la blessure involontairement faite au chansonnier qu'il prisait infiniment.

Nadaud était un cœur généreux. On sait qu'il fonda, de ses deniers, avec le produit d'une de ses éditions, la *Petite Caisse des Chansonniers*.

On l'avait nommé chevalier de la Légion d'Honneur en 1861. Vingt-cinq ans après, la Société d'Encouragement au bien lui décernait une médaille d'or. C'était la plus douce des récompenses qu'il eût jamais reçues, avouait-il. Il faut que l'on sache que cet artiste, quelque peu sceptique, n'avait pas hésité, en 1870, à l'âge de cinquante ans, à s'engager comme infirmier à Lyon, qu'il avait suivi l'armée des Vosges, et plus tard celle de la Loire jusqu'à la catastrophe finale.

— Non, la chanson française n'est pas morte! s'écriait-il après Béranger.

Et il le prouvait bien en la fécondant avec son double talent de poète et de mélodiste. Car il était musicien, et des meilleurs. Il disait aussi

dans la perfection. Ah! sans doute, Nadaud ne flatta jamais les bas instincts de la foule. Il était effrayé de l'orgie lubrique où se vautrent les cafés-concerts, mais il appelait à l'aide quelque Paulus repentant et il ne désespérait ni de l'art de la chanson, ni du goût populaire.

C'est bien ça! — La famille est à table. On parle d'une amie qui va épouser un veuf.

— Un veuf?... Qu'est-ce que c'est que ça? demande la petite Ida.

— Un veuf, répond la maman, c'est un monsieur qui a déjà été marié une fois et qui a eu le malheur de perdre sa femme.

Déveine. — On parlait d'un journaliste qui a des trucs pour tous les embarras de la vie, sans pouvoir, en fin de compte, acquérir ni réputation, ni fortune.

— Très habile, en tout cas, à se tirer d'affaire.

— Peuh! c'est à peine s'il parvient à nouer les deux bouts.

— Il n'est pourtant jamais à court de ficelles!

Lausanne historique. — Chacun sait que Voltaire a passé deux hivers à Lausanne; mais on ignore généralement que Joseph de Maistre, le fougueux écrivain catholique, a habité la maison de la *Glisse* pendant près de deux ans, de 1795 aux premiers jours de 1797. L'auteur des *Soirées de St-Petersbourg* arriva à Lausanne avec sa femme et ses trois enfants, en 1793 et demeura d'abord dans la maison Cazenove, place St-Laurent, aujourd'hui maison du Cercle libéral.

Les voici! — Encore un an qui file, file; qui file, file et disparaît! Voilà ce que vous rappellent les almanachs. Il sont déjà là. Sur notre table *L'Almanach helvétique* (S. Henchoz, éditeur, Lausanne) nous sourit. Il a figure si avenante, qu'on lui pardonne de venir si tôt. On le feuillette, on lit en faisant arrêter aux gravures, on cherche à répondre à ses questions, on s'intéresse à ses concours, et sans s'en apercevoir, on arrive à la dernière page. Et l'on en voudrait encore. Mais soudain on se rappelle que *L'Almanach helvétique* ne coûte que 20 centimes, et l'on se dit que l'on en a eu largement pour son argent.

AU THÉÂTRE. — Nous avons eu hier, Max Dearly, l'inimitable premier comique des Variétés. C'est Baret qui nous l'a amené. Au programme, *Chonchette*, l'opéra bouffe de de Flers et Caillavet, musique de Claude Tenotte, *Le Muffle*, comédie burlesque de Guitry; enfin, *Au bout du fil*, un acte de Zamacoïs. Ce fut une soirée délicieuse, où le rire eut naturellement la grosse part.

Allons rire! — Où? — Au Kursaal. M. Tapie nous redonne *Miss Bridget*, avec Ridon, Mme Franco, puis Villa, et aussi de nouveaux artistes: Miss Blossom, M. Géo, M. et Mme Selric. Et il y aura également les délicieuses « Kursaal Girls », vous savez bien, les petites Anglaises.

A côté de cela, des attractions sensationnelles et, au Cinéma, des vues toutes nouvelles.

Dans la salle la cabine du Cinéma a disparu, elle laisse une série de belles places de face; les chaises volantes sont remplacées par des strapontins automatiques à bascule, la galerie est garnie de stalles fixes et toutes numérotées. Des ventilateurs ont été posés.

Demain, dimanche, matinée et soirée.

Théâtre « Lux ». — La réouverture du charmant petit théâtre de St-François a eu lieu hier, vendredi. D'importantes transformations y ont été apportées; la salle entièrement restaurée a été munie d'un système complet de ventilation; puis les appareils complétés d'une façon très heureuse. Le répertoire de la saison comprend, outre les actualités, de superbes vues inédites, instructives et amusantes.

La nouvelle direction du *Théâtre Lux*, au courant des goûts du public lausannois, lui réserve, parait-il, d'agréables surprises.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.